

Raphaël

MONTI CELLI

MER INTÉRIEURE



Mer intérieure

LABIA

Pour Leonardo Rosa

Lève les rêves

Delphes

lèvres de terre

Ivre

se dresse se livre
dans l'or de sa voix

Libre

Pythie

de sa bouche
s'évade

la voix de sa terre

Lève des rêves

Aile coupe l'espace
déchire

Oiseau vol cicatrice

Déchirure trace

se fait et s'efface

ciel

se fend

s'étire

Lèvres d'elle

Le ciel s'y fend la terre
s'y déchire

Je bois ivre dans l'or des rives

Lève ses rêves

Lève des rêves

Bruit de l'eau
casse c'est la vie
passe
et
tremble

Argent des ombres
Reflets de lune

Algues eau ciel
qui tremble

La porte s'entrouvre
parle
entre ici et là
poussière d'aube

Regard
qui fuit

Là-bas

là-bas c'est la fumée
lointaine de la vie

Lève des rêves

Ciel s'entrouvre
les yeux
ouvert fermé
douloureux
rasoir de lumière
glisse
crisse
cuivre
et

Delphes
elle se lève
se livre

J'ai vu
ses lèvres de pierre au plus haut de la route
Plateforme nue
sous le ciel
entouré d'arbres
de silence

poids du temps

Elle

se dresse noire
face aux millénaires
lourdeur terreuse de nos yeux

se dresse

entourée d'ombre et de lin noir
face à la lumière
au dessus des fumées des vapeurs
lentement

parle

Ma mère bouche

ma mère lèvre fenêtre

ma mère grotte porte

très ancien deuil

très vieille plaie

depuis les origines fermée

depuis les origines

présente en moi

ma très ancienne

ma fascinante perturbante irisée irradiante

remplie de lueurs

de lune et d'eau

de fin de jour

sur la mer

de secrets

de sous-bois

de fouillis

obscur

d'odeurs

mouillées

ma mère violette

à odeur de

jasmin

et toujours un peu suppurante plaie

Mère Delphes

la forme de ses lèvres
lentement
s'évapore
au-dessus d'elle
autour de nous
en buées tremblantes

Elle

atteint
la dispersion incessante des nuages

retombe
en gouttelettes
salive
sang
sel
et eaux mêlées

ensemence la terre
aride

et nos pauvres esprits

nos pauvres crânes

obtus

Dans l'ordre de la voix

libre

Pythie
s'évade

TERRE DE L'ENFUIE

Pour Jean-Jacques Laurent

I

Ce pays que je dis est né d'eau d'herbe et de neige
nuage entre désirs et perte les terres qui l'entourent sans cesse
s'effilochent
l'aigle se bat contre lui-même
il étire ses ailes
en rêve
on les croirait nuageuses
il déchire des arcs en ciel
tant leurs contours selon l'heure et le point du regard
changent et se recomposent
les pistes se brouillent
la vie je vous l'assure y est harmonieuse
l'aigle trompette
et dans la brume d'une aurore d'automne
peu à peu
discrètement
disparaît
la première chandelle du chèvrefeuille
frémit à l'appel du midi

II

C'est parfois un pays de bord de fleuves
il porte le monde ou les oripeaux du monde
peuplé d'oiseaux aux ports de rois
et de poissons inattendus
entre son corps et la figure du monde
dans l'espace minuscule
quand le soleil se lève et c'est souvent
se dessinent des constellations
il s'y fait aussi de grands tapages
dans les nuées de springboks
des calices du chèvrefeuille
se perd
évanescence
la raison d'aimer

III

Les routes de ce pays sont cerclées d'ombres
la chevauchée de nuit
aucun mystère vraiment
entre harpe et sabot
seules palpitent des vies infinies
éclatement d'une terre étirée
dans des creux silencieux
qui cache le ciel en son sein
sous la musique sourde de la passiflore

IV

Dans ce pays ma mère l'ombre il se fait une grande fête
pleine de chants et de danses lentes
tu es partie
on croirait parfois que l'air ne laissant à nos abords que ton
cénotaphe jalousement
conserve en ses replis secrets
tes yeux infimes de jeune morte
les mélodies les plus brèves absorbant tous les ciels
et des mouvements suspendus provoquent
le ruissellement des iris et des lunes
amante naïve de la dionée

V

D'un bout à l'autre de ce pays
ce ne sont que promenades
allez allez pauvres nomades
tous les retours sont lassants
le long des eaux herbe et neige
la nuit qui nous poursuit nous coiffe
parmi les oiseaux immobiles
et les vies infimes au bord de nos crânes
le ciel pousse et bruit
on part à la recherche de mélodies secrètes
nos faces tournées à nouveau vers ce que nous fûmes
dans un mouvement suspendu
nous avançons à la recherche de nos mères
pétales de violettes souvenirs très anciens

VI

Dans le pays dont je vous parle on cache ses douleurs

la momie d'arlequin se porte bien

elle s'enterre dans son enfance

lui

danse dans le dedans de soi

rien ne transparait de sa joie tourbillonnante

à la surface étoilée de son cocon d'acier.

dans le pays dont je vous parle on cache ses douleurs

ombelles minces nacres que le ciel aspire

VII

Les avenues de ce pays laissent glisser l'eau et le vent
tu pars ton ombre te suit jusqu'à la mer au loin des échos
s'affaiblissent

il se fait ainsi de grands remous de vagues et d'écume les rêves
de ton ombre s'évaporent qui lèchent la terre en lançant aussi
haut que la voix le permet et en lui donnant cette saveur de sel
la longue complainte des disparus que vous connaissez si bien
entre la terre et la nuit grappes timides de reines des prés

VIII

Le ciel de ce pays est tout d'un bloc
la nuit s'y effondre donc dans le silence de la tentation du monde
sans préalable
elle s'échappe sans effet d'annonce et sans bruit
l'étalement des soubresauts du monde
c'est la
nuit c'est le jour
tout simplement et leur douloureuse expansion
le pédoncule tendu d'une fleur de sorbier

IX

Quand les eaux et les terres de ce pays se réunissent
les porteuses d'eau de terre et de pain
se dirigent lentement vers la rivière
le ciel n'est alors jamais trop loin avec ses airs de femme
leur tête se dresse
et frémit d'émoi sous le poids des vases de cuivre et des sacs
de toile
on dit aussi qu'au fond des puits sont conservés
de grands secrets et mille oiseaux soudain s'affolent
autour des pistils de la valériane

X

Il y a dans ce pays des voies déroutées et des canaux sans but
écoute les coups redoublés des eaux sur mes rives
le réseau en est si dense cependant
que l'on se trouve toujours où l'on veut se rendre
dans l'odeur musquée de la phalliphore

INVENTIONS D'HYPATIE

Pour Fernanda Fedi

Le lent déferlement des vagues de terre a noyé ma terre.
Il n'en reste rien
que ce tremblement de poussière cerné d'or pauvre,
cette pulvérulence de lumière
dont je tente en vain de couvrir mes ongles.
Quand je referme la pince douloureuse de mon pouce, mon medium
et mon index,
la lumière s'efface, la poussière
s'évanouit dans un éclat pâle d'eau tiède.

Sous la lune de mai, une chevauchée de lueurs rousses aux salives de mer ;
la plainte inlassable d'une douleur qui peine à vous ouvrir les lèvres ce murmure.

Dans un silence de lune tu répètes le nom de notre soeur.
On ne saurait séparer les cendres de sa mémoire de la terre d'Égypte, des voix de la Grèce, des sagesse antiques, des croyances mêlées d'Isis, d'Artémis, de Jésus et d'Orphée.

Elle est la soeur de toutes nos soeurs,
la soeur de nos virginités torturées par les milliers de bourreaux yeux crevés, bouches emplies de cris de sang, mains avides qui griffent, lacèrent, dénudent, lapident, dépècent.

Elle est la soeur de nos virginités vibrantes qu'un mince paillement émeut, et qui se réjouissent de ce simple filet d'air dont le matin défait nos brumes et desserre nos dents,
qui s'étonnent de la proportion gracile de nos ombres sur le sol, s'éblouissent des arbres porteurs de ciel, buveurs de soleil et balayeurs de lunes.

Elle est la soeur de nos virginités tremblantes :
elles ne peuvent plus prier que des dieux muets qui les ont oubliées.

Je répète après toi le nom d'Hypatie.

Tu m'as dis : « Ouvre les lèvres. Répète après moi : Hypathia, Hypathia »
Un cri.

Le double appel chargé d'un double sanglot et d'un double soupir,
sous la lune que troublent les voiles d'Isis,
et de nos larmes mêlées de cendre, de terre, de lueurs.
Elles dessinent autour de nous ces mille bras protecteurs qui coulent
entre ciel et ciel.

« Répète avec moi le nom de la vierge, épanoui dans notre oubli.
Répète ».

Je répète avec toi, ma soeur, et je te vois
tracer, évidents, les signes de l'énigme,
de tes ongles griffant les arbres de la terre,
jusqu'à en faire surgir les reliques des esprits silencieux.

Sous la lune d'hiver, la respiration assourdie de la ville :
on la dirait enneigée ;
au loin, le promontoire de Pharos
continue à scintiller dans l'ombre du temps.
Et sous la ville une autre ville, mère et soeur, vit et bruit.

Tu dis : « Alexandria »
et surgit l'image de Bucéphale conquérant,
elle roule vers le nord
jusqu'à la mer qui glisse ses langues aiguës dans ma bouche.

Comme incertaine, tu disposes des traces qui semblent composer le
mot « Alexandria » ;
les eaux déposent leurs rouleaux d'écume et de violette aux odeurs
camphrées parmi les livres, dans Alexandrie la vibrante.

Tu dis : « Alexandria ».
Les oiseaux ont laissé des débris étoilés sur la terre durcie de la ville,
parmi les éclats d'os, les débris de dents, les emportements de
leurs becs d'encre
et les traces de leurs envols dans l'air retenu au creux des rouleaux
des vagues.

Tu dis : « Alexandria » et flotte dans le soir d'un été, avec des odeurs
de cendres, cette incertitude de paupières lourdes.

Tu me dis : « Regarde ce bout égaré du monde, sous mes doigts.
Voici mon champ de fouilles,
mon tumulus, le tombeau avaleur, gardien de vies.
Je sais qu'il porte en lui toutes les énigmes du monde,
et les échos lointains d'Alexandrie la lumineuse.
Et la voix d'Hypatie. »

Tu me dis : « Regarde.
Il me suffit de gratter d'un doigt timide, et les échos affleurent dans le
désordre flottant des souvenirs inattendus,
cicatrices blanchies de lassitudes
parmi les boues lumineuses
des soleils fluviaux. »

Tu me dis : « Regarde ! »

Et je regarde.

Là-dessous, des mains se sont tendues et ont cherché tes mains.

Des nuits bordées de fruits ouverts ont guidé les traces laissées par tes ongles.

Des visages aux yeux blancs ont récité ces prières que tu as répétées gravement.

Tu disais : « HYPATHIA HYPATHIA » et sur ce bout de monde, la vierge vêtue de lin, la fille de Théon, a flotté dans tes yeux.

Tu me dis : « Regarde ce fragment égaré du monde, ce champ de fouilles.

Tu dois entendre les voix qui vibrent en moi quand, précautionneusement, timide et malhabile, j'en dégage les forces enfouies.

Entends-tu les voix d'Alexandrie l'intelligente ?

Entends-tu la voix d'Hypatie ? »

Elle dit : « Géométrie »

Et, autour d'elle, la foule comprend que c'est de la Terre qu'elle parle ;
et que, mesurant la Terre, c'est de l'Univers entier qu'elle veut prendre
mesure

à la façon des musiciens.

Elle dit : « Euclide » et encore « Pythagore ».

Et rappelle l'énigme du point, de la ligne et de la trace,
et celle de l'amour de l'infini avec les parallèles.

« Ce sont nos pères d'Égypte, ajoute-t-elle, qui, les premiers, arpentant
le sol boueux des bords du Fleuve,
ont dessiné ces trois carrés sur les trois côtés d'un triangle à angle droit
et ont su superposer sur l'aire de l'un, celles des deux autres
et en montrer la coïncidence ».

« Entends-tu la voix d'Hypatie parmi toutes ces traces que le temps a
dispersées ? »

Sous le ciel de l'Égypte, elle parle du ciel,
et de l'aplomb du soleil,
de l'ombre de nos corps, des lumières rasantes,
des astres errants, des champs d'étoiles.

Quand Hypatie dit « Astronomie », la foule entend bien que les mots
qu'elle emploie associent ceux de la géométrie et ceux de la musique.

« Entends-tu ces vibrations d'insectes sur les cristaux du ciel ?
Entends-tu le bourdonnement délicat de la danse des sphères ?
Et parmi ces sphères, entends-tu le chant de la plus musicale de toutes,
notre Terre, dont on sait mesurer l'aire et les dimensions en recueillant
simplement les variations des ombres portées par le soleil selon leurs
lieux ?

Entends-tu la voix d'Hypatie ?

Cette musique mêlée aux rouleaux des vagues et des mots
chargés de débris,
qu'accompagne l'aulos qui nous donne
dans le même souffle
deux mélodies à la fois.

Hypatie est musique, et elle nous fait entendre le mètre et le temps à
la fois,

et le corps et le souffle...

Entends-tu comment vibre la voix d'Hypatie au fond de ma gorge ? »

Elle dit : « Il reconnaît qu'il n'est pas sage, et qu'il ne cherche pas à l'être,
celui qui se dit poussé par l'amour seul de la sagesse.

Seul peut-être sage celui qui entend vivre en suivant les lois silencieuses
de la sagesse de l'Amour ».

Et tu me dis :

« J'ai abordé ce bout de monde avec le respect qui est dû à tout espace
sacré.

Ce qu'il recouvre est sacré.

Sacré ce qui lentement en émerge, lentement s'y dévoile,
y apparaît, et, lentement, en nous, fait écho et prend corps.

Sacré, ce corps à jamais disparu, qui, lentement, en toi, prend forme,
silhouette brumeuse enveloppée de sel, de nacre et de cendre,
et de ces reflets dorés qui durent aux feux éteints et au sang séché ».

Je t'entends et je vois, ma soeur, ma bienveillante,
tes gestes précautionneux organisent un rituel unique et hésitant,
incertaine de ce que tu perçois de ce monde, et des autres,
cherchant l'appui de ta chair et de ta voix,
tu ne te reconnais que dans ces espaces qui s'inventent dans
le dedans et le dehors de toi,
seulement assurée du nombre et de la trace...

Tu me dis :

« Quels dieux amers jettent sur nous un regard distant et distrait
tandis que nous nous efforçons de donner aux paradis
la forme apaisée d'un champ de givre après la pluie ? »

Et tu me dis enfin :

« On dit qu'elle était belle. Vraiment. Je n'ai pas cherché cette
forme ».

Il en va de la beauté d'Hypatie comme des livres disparus.

Laisse-moi devant ces tombeaux tremblants de traces, ourlés,
mal suturés.

La forme qu'ils cachent, et protègent, murmure, dans une langue
inconnue,

un chant pour l'enfant-temps à venir,
et mi-closes sont ses lèvres belles.

AUX BELLES DORMEUSES

Pour Éric Massholder

I

ARIANE

Je t'enfourche ma langue ma force mon énigme
Tu me prolonges

nous surgions l'un de l'autre
d'un même mouvement emportés
d'un même mouvement liés
d'un même souffle saisis
entre les cornes de lune
sous nos sabots mêlés
les claquements de l'eau

Moda : Madama Morte, madama Morte.

Morte : Aspetta che sia l'ora, e verrò senza che tu mi chiami.

Moda : Madama Morte.

Morte : Vattene col diavolo. Verrò quando tu non vorrai.

Moda : Come se io non fossi immortale.

Morte : Immortale?

– Madame Mort ! Madame Mort !

(C'est Madame Mode qui crie. S'adresse à Madame Mort)

– Attends ton heure, attends... Je viendrai sans que tu m'appelles.

– Madame Mort ! Madame Mort !

– Va-t-en au diable ! je viendrai quand tu ne m'attendras pas !

– Mais, Madame Mort ! Ne vois-tu pas que je suis immortelle !

– Immortelle ? Qui ? Toi ?

sforacchiare quando orecchi, quando labbra e nasi

Je troue les paupières, les sourcils, les yeux ; je troue les lèvres ;
je troue les ailes des narines ; je troue les pavillons des oreilles ;
je troue les bras, les nombrils ; je troue les sexes ; je troue la
langue

C'est la nuit
sa charge d'insectes

Une cloche qui ne tinte pas

je t'embrasse je suis l'incendiaire

Nous
fusions

Mère, Mère, ma Mère Lune

INCUBE

Je t'enlace gargouille prête à rendre les eaux, les chants, les vibrionnants, les crissants, les tintinnabulants, les liquéfiant, les liquéfiés et leurs métamorphoses stridentes dans des tuyaux de nuit

Morte : Ti guardo.

Moda : Non mi conosci ?

Eh bien ! voilà, je te regarde... dit Madame Mort

Tu ne me reconnais pas ?

sformare le teste

Je déforme les têtes ; je lisse les peaux ; je tire les muscles, les commissures, les chairs ; je creuse les os ; je rabote les os, maxillaires, pommettes, mentons ; je déforme les corps ; je tire les peaux

T'embrassant je m'embrase

Nuit chargée de lunes

Nous fûmes
deux

Amère étreinte

Que le sang plie

OMBRE

Je suis celle qui trompe silhouette majeure masse qui s'effile
s'endort la grande mitraille des orgues quand les animaux à
peau épaisse se rendent jusqu'aux étangs brûlants des jours Ils
en meurent

T'enflammant je m'enflamme

Moda : Io sono la Moda, tua sorella.

Morte : Mia sorella ?

Moda : Sì : non ti ricordi che tutte e due siamo nate dalla Caducità ?

*Morte : Che m'ho a ricordare io che sono nemica capitale della
memoria.*

– Regarde-moi bien : je suis la Mode, je suis ta sœur

– Toi ? Ma sœur ?

– Mais oui... Souviens-toi... Ne sommes-nous pas toutes deux
filles de Vanité ?

– Comment veux-tu que je me souviene ? Je suis la principale
ennemie de la mémoire

storpiare la gente colle calzature snelle

J'estropie les corps ; je tourmente les corps ; je les enserme, les
enferme, les contrains ; je les crève, les tords. Je suis l'équarris-
seuse, la cajoleuse qui estropie.

Étreinte

La mer s'éteint

Nous ne sommes
qu'un

sang et pluie

FIAMMETTA

Je crie
la rue mue
douleur
j'en ris
la foule s'entasse s'embarrasse s'écoule roule dans le bruit
dans l'âcre odeur
moteurs

je crie et ris je mue ça croule

Je t'embrasse incendiaire je suis l'incendiée

Moda : Dico che la nostra natura e usanza comune è di rinnovare continuamente il mondo, ma tu fino da principio ti gittasti alle persone e al sangue ; io mi contento per lo più delle barbe, dei capelli, degli abiti, delle masserizie, dei palazzi e di cose tali.

Et je dis : c'est dans notre nature, ma sœur, dans nos habitudes à toutes deux, de changer le monde sans cesse. Le renouveler. Mais toi, tu t'es, depuis toujours, jetée sur les corps et le sang. Moi, les cheveux me suffisent, et les poils, les ongles, les peaux, les odeurs, les vêtements, les meubles, les maisons

chiuderle il fiato e fare che gli occhi le scoppino dalla strettura dei bustini

Je contrains les souffles ; je serre corsets, gaines, soutien-gorge, braguettes ; je remonte les ventres, les poitrines, les cous, ; je serre, serre jusqu'à ce que s'exorbitent les yeux, que les chairs en crèvent,

Je t'embrase incendiée je suis l'incendiaire

La mer éteinte a plus de lueurs

Tout n'est
qu'un

Repli du sang



PÉNÉLOPE

Je suis l'enveloppée
je me disperse et disparaïs
L'envol têtue déjoue le doute
je ne peux me déprendre
la toile m'est un drap je m'y love
elle m'est un linceul et je vole

Tueur enroché
tu as amorcé tes cérémonies nonchalantes
Plongeant dans les mots du songe
Mémoire envoûtée de l'instant
qu'un simple neume harmonise

Mon assoiffée, ton souffle de feuille file et s'estompe.
Le corps déchiré de ronces, tu te tournes vers les dunes,
sorcières nues parmi les renoncules, les lis du Nil, les lunes d'eau.

Au loin le sassement d'un blutoir.

Éveil néfaste éveil

Paupières priappées que la sueur épuise
Rousseurs sous les cils clos
Narines dilatées de nuit
Ailes aux saveurs d'alise

Des années durant j'ai voulu dessiller les paupières de mes
oiseaux de proie
outrant ma langue
la retournant
lagune où s'engluent des anges
ensoleillant l'envol des bêtes gauches
or que crible de bleu le chant des bateliers

Et la mort émietlée

SERPENTINE

Dans l'innocence des forêts, je sais la paille des sexes, les eaux
pillées, la mort ciseleuse et le creuset des îles ; je sais les momies,
l'éclair sur qui les sclérose ;
je les sais altérées aux frontières de l'exil
là où les mots s'estompent

Et je défore perfore reperce remodèle expulse extirpe expire
exulte
éclate

Je vous salue les asséchés les vibrants les criards
sous l'insulte des feuilles et des fileuses de fiel

Mes amantes
mes absentes
mes belles amères
mes femmes armées

Mes déchirantes
Mes déchirées d'inépuisable et insatiable puits
Mes légendes

Adieu méduses mes feux mes mondeuses

Adieu ma déesse
adieu ma déesse nue

Ici s'achèvent mes serments en miettes

Je ne laisserai de mon sillage ni paille ni écume

AMPHISBÈNE

Elles
tête bêche
tisse
se hisse
le sort
et le masque

Courant vers les deux horizons
double morsure du jeu de la mourre
et ce bois mal vieilli marqué de lunures

Entre sol et rocs
entre écoulements et écoeulements
misaine en bout de vergue ferlée
contes corsetés
récits étioles
tonnerres clos crevés décervelés
maniant la drosse à faux j'essuie le grain
mode mort suaire
ruse de la sueur
jalouse joueuse
ô mon épouse électrisée

Des cloîtres s'écroulent sous la piqure des étoupes
houle au seuil de toute toile
emmurée dans le jeu des marasmes
toi que la fileuse endort
et tord
aile armée de danger
rôdeuse rogue

les milans espions épuisés
désertent les agneaux aux yeux d'agate brute
je
sourd
lenteur mineure

Femme fatalement menée

Et la cloche s'en moque

Ma plus inégale
aux saveurs pleines de nigelle
le chevage des gemmes achevé
Les lamentations s'étirent on dit « Éternité »
et la langue s'y plie

DORMEUSE

Grande lune pourpre dont les rabats bleuissent
toute la distance entre sable et albâtre
dans les pattes du loup

La crainte des contes
récits songes
en foules
serrer la terre éclore
ange gorgone
tu t'égares
parmi des restes de vestale
liens cloués coulés
j'erre j'erre
le luxe des robes s'éteint
richesse trouble des fondrières

La meuleuse remue la cire lourde des lauriers
Odeur de rien au creux des reins
feulements de l'eau
c'est la nasse désamarrée roulée coulée éclore
les rires d'une tribu de cordeurs
qui ornent leurs morts de bijoux d'or

Cerné de caresses
je joue
roule dans l'infini confiné des closeaux

Larmes lamentations en miettes à travers les étiers jusqu'à l'appel des sueurs

Une cloche inquiète sous l'arche

Tes bras ambrés
arc et racine
l'Éden est ici

En nous l'un dans l'autre enfouis
nous sommes fusion

Et toi, ma Mère Lune
tu fais le compte des murènes

LES DÉFERLANTES

(PÉAN)

Pour Gilbert Pedinielli

Ailes mes yeux ouverts ma vie
 mon souffle au matin s'étend
 mon souffle au matin s'éve []
 antiques voix de bronze
 entre nuit et clarté le vent
 mon souffle au matin s'éprend
 [] ailes lèvent l'ombre creuse
 ailes mes yeux ouverts ma vie
 antiques voix de bronze
 soleil [] aveugle le jour vient
 entre nuit et clarté le vent
 voix douces et bronzées des femmes
 antiques voix [] bronze
 [] vent [] bruit des feuilles
 mon souffle au matin s'envole
 ailes mes yeux ouverts ma vie
 [] lèvent l'ombre creuse
 doux bruit de bronze [] vos voix
 [] le jour vient
 doux bruit de bronze []
 [] l'ombre creuse
 [] heure est chargée de rêves pâles
 entre nuit et clarté []
 dressée tendue j'inspire et parle
 ailes mes yeux ouverts ma vie

II

l'air qui s'apaise les chants sourds
voix douces et bronzées des femmes
mon souffle [] s'éveille
antique voix de bronze
le vent le bruit des feuilles
[] m'étouffe et [] tord
s'apaisent les chants sourds
voix de bronze des femmes en guerre
le vent le bruit des feuilles
ce qui me tord ce qui me brûle
[] allié aveugle le jour point
forces cachées qui m'étouffent
d'antiques voix de bronze
m'engagent à l'ardeur des luttes
doux bruit de bronze de vos voix
je crie je chante l'espace file
mon souffle au matin []
armes fourb [] flèches regards lances
les ailes lèvent l'ombre creuse
armes ongles dents
voix fortes et bronzées des []
heure chargée encore de []
l'air qui résonne de chants sourds
entre nuit et clarté le vent
ailes mes yeux ouverts ma vie
dressée tendue j'inspire et crie mon chant

III

j'entends l'appel la terre tremble
de ce qui m'étouffe et me tord
dressée tendue le cri m'inspire
cris vibre perte tombe mes doigts tremblent
[] les ch [] ou []
ailes mes yeux ouverts la vie
[] tue ce qui me tue ma tête tape
voix de bronze la guerre
entre nuit et douleur le temps
tarde je crie mon souffle tord
le vent le bruit des feuilles
l'air qui s'efface les chants []
ma lance double me perce quand je perce
ce que je tords me tord ce qui me brûle
[] heure chargée de choses pâles
terre motte d'eau fondant je tombe perte
soleil allié aveugle [] fuit
le temps me dure et darde temps se tord
voix de femmes au bronze dur
force cachée qui m'étouffe
air poudre tourne gorge sèche
armes ongles dents
antique [] bronze
les corps s'y trainent rôde charognarde
les ailes lèvent l'ombre creuse
j'embrase dans l'ardeur des luttes
Charogne abattue meur [] charognarde

IV

Armes fourb [] flèches regards lances
doux bruit de bronze de vos voix
fais toi terre le temps dure la trace
mon souffle aux matins se donne
je crie chante l'espace file
reste [] en tes doigts tremble et troue l'espace
appel entendu tendu la terre tremble
de ta lance double danse tes dents
reste en tes doigts tremble et troue l'espace
rouges rougies tu le déchires
ce qui m'étouffe et me tord
[] creuses chair sang et os la peau éclate
je crie chante l'espace file
crie brunis tes dents plantées tes dents doutes-tu
dressée tendue j'inspire et []
tu domptes de tes dents la mort les chairs
[] souffle [] tend
tremblantes secouées encore le sang s'y pousse
cris vibre perte tombe mes doigts tremblent
fais toi terre [] dure [] trace
[] sang s'écoule et poisse
s' [] sourd
[] bruit de bronze de []
garde serrée ta prise de dents
ailes mes yeux ouverts ma vie
armes [] flèches regards lances
le sang s'y glisse

V

je tue ce qui me tue ma tête tape
 charogne abattue meur[] charognarde
 air troué de part en part de moi
 voix de bronze des femmes en guerre
 [] des luttes
 tu sens la chaleur fondre et fuir
 les ailes lèvent l'ombre []
 glisse et fuit pisse fond poisse pousse gifle
 entre nuit et clarté le sang
 les corps s'y traînent rôde charognarde
 et gicle le sang sous la pompe hésitante la fin
 le temps tarde je crie mon souffle tord
 antique voix []
 la fin bruissante se fait terre se sait
 vent et bruit []
 tu sens filer hésiter se figer la chaleur
 air épaissi chants sourds
 air poudre tourne gorge sèche
 le bruit l'air qui pousse expulse des canaux la vie
 ma lance double me perce quand je perce
 forces cachées qui m'é []
 cesse []
 ce qui me tord [] me brûle
 chaude c'est la fin c'est l'hésitante fin tu le sais
 les voix s'en sont al[] les doux sons du bronze
 ta morsure te le dit tu l'as tué tu
 rêve [] d'heures pâlies
 meurs tu t'apaises le sang sèche la terre
 le temps me dure et darde [] se tord
 [] l'a bu mourant mourante tu chantes
 terre motte d'eau fondant je tombe perte
 l'espace doublement t'accueille

soleil allié aveugle le jour fut

MASQUE AU COUTEAU

Pour Meriem Bouderbala

*... ainsi s'élevait le triple chant de la lune rousse
de la lune grise et du cristal...*

ce voile d'air et d'eau le voile de cristal fleur visage
 qui pèse sur ma peau la peau transparente idole aux yeux noirs et aux
 formes de neige
 cache ce que je ne veux pas
 dans ce moment ténu masque qui s'envisage
 montrer l'air qui brûle aux yeux noirs corne de lune
 l'eau qui corrompt venus d'autres âges
 double visage masque au couteau
 la chute explosive des poussières
 les boues de sel et de sueur
 corne de lune à double feu
 quand elles rencontrent l'atmosphère
 les boues d'arbres lune visage double couteau
 leurs amoncellements ternes sur le sol
 le sang des lunes anciennes
 lune de plomb sous lune rouille
 lune rousse ce que je ne veux pas montrer
 lune blanche lune noire
 lune brouillée sous les masques de mer et de boue
 image vive à double visage
 masque de rouille sous les masques de fer et de terre
 boue de houle boue douce
 qui colle à la peau sous les masques d'air et d'eau
 double terre de lune de boue
 masque de sang de rouille et d'os double lune née des boues
 qui t'envisage couteau se cache boue d'air
 vois le masque de rouille
 que je veux que tu regardes
 mer boue d'ardoise et d'argile
 de sang à jamais figé et meurtri mer et terre
 qui cache ce que je veux que l'on regarde
 qui savent retenir le vent
 masque d'air et masque d'eau
 ce que l'eau façonne qui recueillent des lumières
 double terre
 que l'air durcit les visages d'idoles double lune fourbe
 lune rouille à double visage
 et aux formes neigeuses saisies

lune grise sous lune rousse

corne de lune à double feu

où s'interrompt leur lente danse

ce que je veux que tu regardes

à double sang sec sécheresse

qui me couvre

grâce auquel je cache

que l'eau a creusée

qui masque mes yeux

protège le masque de rouille

lune visage couteau

ce voile d'air et d'eau

ROMAINES

Pour Gilbert Pedinielli

I

Elle se tient là je passe son regard se lève soleil mon regard c'est
là mon regard l'ombre je vais j'emporte l'envol d'elle que mon passage
soleil qui se tient là derrière l'ombre trottoir sale je passe mon
regard traîne un chien odeur mouillée qui passe et traîne regards
suspendus guetteurs perfides elle comme il y a
longtemps attend le chien s'arrête saisit l'odeur porche la hume
mouillée et chaude chargée de soleil dans l'ombre cheveux humides
chargés de soleil et d'ombre muso bello fatte alla finestra elle se tient
là je l'appelle Ersilia ou Lucia elle

II

Elle se tient là je m'arrête l'odeur qui lève de ses cheveux chargés
de soleil d'ombre errant qui une odeur l'enchaîne poussée par
le soleil sous l'ombre de l'arche où elle se tient et qu'elle tient porche
colonne cariatide sous les regards jaloux l'ombre le chien renifle
odeurs trottoirs piétinés odeurs mouillées cheveux aisselles
cuisses colonnes cariatides je me dis Lidia Livia sous l'arche d'ombre
comme dans l'eau de l'aube chargée de soleil hume la fraîcheur
humide la lèche je suis j

III

Elle se tient là j'hésite Cecilia Lesbia se lève et va laisse son odeur elle la
suit soleil sur le trottoir la hume l'ombre cheveux aisselles
cuisses colonnes cariatides arche regard grillé qui traîne jalousie rayé
d'ombre humide lèvres je marche j'attends son tiède
au sein des odeurs ventre blanc colonnes sous son arche
d'ombre Circé au chant de gorge claire cheveux soleil mouillé j
appuyé contre la grille laisse errer mes regards chiens qui
hument le soleil passe je remonte l'ombre m'y love

IV

Elle se tient là je me tais devant Sulpicia Ersilia l'ombre se lève soleil
l'odeur s'étend se love est-ce elle louve elle tourne la tête à gauche
son regard descend j'attends mon regard un chien passe
hume le soleil hume au sein des odeurs le ventre blanc
colonnes l'arche d'ombre cheveux lèvres mouillées regards grillés lèvre
bouche oeil j comme un chant d'aube dans les grottes
benedetto il primo dolce affanno un chien trotte l'arche d'ombre le long
de la grille où je m'adosse hume regards percés jalousement
gardés elle attend mon regard et lèche l'arche d'ombre qui
attend

LE TAMIS DE L'ANGE

Pour Oscar Nivese

Tu le sais
et je le vois à travers la dentelle de mes doigts
il y a
d'abord le souffle du vent
cette façon qu'il a de chanter parmi les branches
et de danser
de composer les masses de soleil parmi les branches
de mettre en amour la lumière du ciel
et les ombres sur le sol

je le sais
tu le regarderais des heures
surprise
de l'harmonie qui s'y joue avec cette fraîcheur qui coule sur ta peau

*Au fond de tous les bruits du monde il y a
non les couvrant mais leur donnant cette tension
cette
insupportable tension
leur coloration leur tremblement leur déchirement
ce bourdonnement sourd qui jamais ne cesse
la rumeur continue de toutes les douleurs du monde*

*Il y a
ces corps d'enfants
aux souffles tièdes et apaisés
leur peau tendue
leurs yeux qui se ferment comme on les ouvrirait
émervillés*

*il y a ces ombres
ces ombres de corps
ces simulacres
qui se délitent lentement
se démembrant
s'écartèlent
sans jamais mourir*

*ce bourdonnement sourd qui jamais ne cesse
la rumeur continue de toutes les douleurs du monde
et nous en vibrons nous en sommes assourdis et gourds et
tremblants et déchirés*

*il y a
ce bourdonnement sourd
la rumeur continue de toutes les douleurs*

Il y a le corps des femmes
nous savons combien il est tendre trop tendre
comme un rappel de nos naissances en nous
nous le savons
ouvert aux ondes de la terre et du ciel
il porte dans ses ombres toute la vérité toute la sainteté du
monde

*et ces pleurs en pluie qui te glacent
te
déchirent*

il y a ces corps de femmes
ils donnent au monde formes et mesures
ils donnent
la beauté des anses et des baies
la fraîcheur sourde des sources la douceur des creux des rives
des surgissements des écoulements
ils donnent
leur mystère aux grottes de la terre et aux voutes du ciel
leur liberté d'engendrement sans fin aux nuages
leur respiration aux sous-bois et aux vagues
le pailletement de leurs yeux aux ciels de la nuit, leurs cheveux
à la lueur des fleuves rivières étangs et mers leur salive à toutes
les écumes et à toutes les vapeurs
ils donnent leurs odeurs et leurs saveurs aux feuilles de sauge à
la pulpe des fruits au passage des animaux furtifs dans l'herbe
dans le sable dans le ciel et dans l'eau

*Et il y a
ce gémissement infini des femmes brisées
douloureuses du monde brisé
ce gémissement millénaire qui brise*

*Il y a
le vol des bombardiers les
bombes
les bombes en pluie
la douleur des mères la souffrance des
justes
ces pleurs noyés de sanglots tu
t'étouffes dans la souffrance en silence
sous le piétinement des exodes
dans le sifflement des balles
et le gémissement retenu de toutes les voix brisées
ce bourdonnement la rumeur continue des douleurs*

Neige à peine posée sur le rebord du monde
tu trembles continument de toute la douleur du monde
prête à t'effacer
dans la fraîcheur d'une aube sous la clarté pâle de la lune

Et tu demeures là
où il y a encore
ce rêve ce désir
douloureux
de joie
cette soif du monde dans l'absence
cette approximation timide du bonheur

et encore
seul
sous la lune
dans la neige
ce chant
haut tendu
chant qui s'épure vers le haut
ce chant
dans le bleu

ce bleu

le chant

PAR LES PORTES DE SFAX

Pour Abdelaziz Hassaïri

Quand nous nous sommes rencontrés
c'était
c'était à Nice durant un beau novembre

(comme l'air sait parfois être doux aux abords de l'hiver)

c'était
une rencontre franco tunisienne j'étais
ballotté entre Tunis et Carthage

(me revenait l'image entrevue d'une belle punique en vain poursuivie
par le temps)

entre Hamamet et Djerba

Je revoyais Kairouan, le Chott el Djerid
et les murailles de
Sfax.

Tu m'as dit je suis
de Sfax

Et je me suis retrouvé dans les rues de la ville
passant devant les boutiques bavardes
dans des odeurs de piment et d'olivier

je suis peintre as-tu dit je

je dessine aussi

et moi rêvant au trait rêvant à la pâte je
tendais en vain la main
comment comment fais-tu comment peintre fais-tu

montre-moi

Le ciel de Sfax a pris un autre goût sur ma langue
Les saveurs de Sfax roulent autrement dans ma gorge
Un ami hier encore inconnu là-bas le savez vous
une ami aux doigts d'encre et d'huile
m'a été donné là-bas
sous le ciel de Sfax et je
l'ignorais encore voici un instant savez-vous
au bout de ses doigts explose
l'énergie d'encre
de couleur et la
forme
c'est le savez-vous c'est
un monde d'eau et de poussière
d'éclat et d'ombre
où les corps seuls sont mesure
les corps
ce qui rythme et qui danse ce qui
donne le champ le temps
et la forme des choses

(Venez femmes venez
venez passantes inconnues et vous que j'ai aimées
femmes
c'était au souvenir des aubes
vous faites
de longues processions la vie vous guette
lentes rythmant vos pas sur vos souffles
porteuses d'eau de pain de miel de figues
la vie
chargées de souvenirs
le temps vous pèse venez)

C'est l'éclat d'un visage, d'un œil
que nous donne
au bout des doigts
dans l'inattendu du geste
la pâte
ou le trait

c'est une paupière c'est une bouche c'est
l'ombre d'un désir

c'est
repoussant du pinceau ou de la plume sur la toile ou le papier la
blancheur muette des choses
l'apparition presque fortuite
d'une échevelée
d'une écartelée
d'une abandonnée
d'une étonnée de se voir chose parmi les choses de ce monde

(venez mes doutes mes espoirs mes craintes mes amours mes
haines
venez mes mondes à venir mes lieux inconnus encore
sous le ciel de Sfax
venez)

Je te vois peintre de Sfax
tu tends une main encore indécise au dessus de la feuille
tu
laisses monter la charge le remuement des mondes
respirer
l'encre
tu
pointes ta plume ici où le papier semble vibrer le plus sous le regard
et
tu notes simplement l'impact et
tout autour du point d'impact
toute l'énergie qui diffuse entre ton corps et le papier

Je te vois peintre de Sfax
pinceau sismographe
lutteur prêt à bondir
la toile
est une mer secrète tu dois y plonger
elle est sable mouvant où ton corps désordonné s'agite
et tu sais que d'autres corps y sont enfouis ils se débattent
tu les cherches et tends la main
et plonges et tombes et te perds te noies t'ensevelis
tu laisses à nos regards les formes entrevues durant ta chute

Je revois

les amoncellements les boutiques drues les passantes belles
indifférentes qui se savent regardées
les rues chargées de corps

le ciel de Sfax a pris un autre goût sous ma langue

je roule autrement dans les odeurs de Sfax

Un ami hier encore inconnu ici le savez vous

un ami aux doigts d'encre et d'huile

est venu donner au monde une autre saveur

ELLE DIT

Pour Anne-Marie Lorin

Elle dit : « le monde chute
c'est
c'est l'ombre c'est
la grande ombre
c'est comme un écho prolongé de nuit »

*

Elle dit : « si rire est au fond
une manière d'être
de
demeurer quand même alors
que tout chavire
rions »

*

Elle dit : « l'ombre est veuve de ma vie le soleil pousse »

Et encore « ne restez pas là vous voyez bien que l'eau envahit
les bords du fleuve »

*

Elle dit : « il est des voix qui rampent des voix
comme des vapeurs lourdes sous la lune »

*

Et elle dit en regardant loin devant elle : (et le monde s'évanouit
dans son regard) « ce n'est pas que je souffre non mais je dure »

*

Elle dit : « les traces bavardes des oiseaux font de grands soleils
sur le sol c'est le caquètement des aubes »

Elle dit : « ah oui, vraiment, c'est le mot » et elle le dit avec un roulement de rire au fond de la voix.

*

Elle dit : « c'est trois fois rien vraiment
trois fois
c'est une sorte
de
de
bégaiement du monde
comme
ces perles de terre qui hésitent
entre forme et perte »

*

Elle dit : « ce n'est rien de rêver
je dis
vague et le monde s'éteint »

*

Elle dit : « douloureuse la chute d'Icare
La chute de l'illusion »
Elle dit : « ah! le beau de l'histoire
c'est que la chute aussi est illusoire
et pas seulement l'illusion »

*

Elle dit : « à semer du rire que
récolte-t-on ? »

*

Elle dit : « il y a dans ma mémoire, très au fond, de très petits livres, très beaux et très fragiles, doux à mes doigts, rêches sous ma langue, entourés d'odeurs inhabituelles comme d'une traîne ou d'un envol de lucioles »

*

Elle dit : « le crayon hésite la voix
hésite »

*

Elle dit : « lourde et tranquille chaleur
la maternité de la poule celle
de la vache »

Elle dit : « en bout de plume ou de pinceau quoi
le monde incertain des lèvres »

*

Elle dit : « à petit coup de plume »
comme on le dit d'un bec

*

Elle dit : « trois fois rien trois fois
un duvet, un bout de papier, un mot
pris dans la boue »

*

Elle dit : « j'aime la terre
celle de l'avancée aveugle du lombric
celle des lambeaux de toiles d'araignées »

*

Elle dit encore :

« j'aime les couleurs d'enluminure dans les livres d'heures
faire des pointillés sur une toile ou un papier
frontières sans raisons
comme autant de coups de bec
(comme s'ils en riaient) »

*

Elle dit : « voici ma terre taureau tête
corne de lune
mugissante
elle tournoie du bleu à l'ocre
parmi les journaux qui volent
et les phrases déchirées »

*

Et elle dit :

« ma terre
taureau de toile et de papier »

27 VARIATIONS SUR LE CHANT DE L'ALOUETTE

*À Katy Rémy
et à Martin Miguel*

Allons fouiller ce triangle têtu à la recherche d'un dieu endormi ou gisant.
(Assurément quelque chose ici palpite se précipitent des odeurs d'eau et des
moiteurs de sang)

et tu t'étourdis dans les ors mordus de flueurs verdâtres

Après que tu auras, dans tes marmites du sens fait fondre les mots, tu verras
se dresser de la fournaise refroidie des agrégats la forme femme de l'Oméga

Bulle fragile qui enserre le prisme s'y pressent les échos de toutes les mers

(et dans le fond des nodules denses de toute la hauteur de l'eau)

te vautres dans les ors mordus de verts et ces fumées bleuâtres qui se forment
tremblantes aux lèvres frontières pressions à peine équilibrées entre deux gaz

Creuse de tes dents les crânes tendres

Et tu ignores si c'est pour y mettre tout le savoir du monde ou pour l'en retirer
au bruit des vieux tambours de ta voix

L'enfer a cette fraîcheur fauve des chairs d'enfants et la douceur de leurs
cheveux dont les fils agacent tes lèvres frontières pressions à peine équilibrées
et ravissent à ta bouche le goût à peine amer du revenez-y

Dessine ce qui se pousse dans l'intimité des arbres ce pur esprit qui s'y accroît et qui se déploie s'étend s'étale en branches rameaux feuilles portant le suc de la terre au plus près du ciel et – à l'inverse – distillant l'essence de l'air jusqu'au cœur de la terre à travers l'entrelacs toujours ouvert de ses canaux – ou de ses voix – cheveux

En d'autres voix, ainsi, ta voix se roule et se love – s'abrite – s'amuse et
s'englue – dans – autour de – ta – ma – langue s'enroulent d'autres langues
elles s'y nichent bruissent froufroutantes pépiantes elles poussent dans des
odeurs de feuilles froissées

(rameaux branches suc de la terre au plus près du ciel)

plumes tièdes (cheveux mouillés) ma langue et ma voix

quand elle chantait ainsi et comment
comment come como how how ?

Fleurs ouvertes en lèvres yeux mi-clos des odeurs s'y plissent relents vagues
encore d'ammoniac quelque chose de putride à peine, d'eaux tièdes de miel
de lait

le bruit qui court

ou roule tu l'imites au bord de ta voix (quand elle chantait)
en soufflant entre tes doigts sur tes lèvres posés en forme de V

Géantes le ciel vous couve (un souffle entre des doigts posés en V sur des lèvres) il vous nourrit vous

poussez en lui toute votre force élastique

et vous tététez à même sa masse tout l'espace (vu ?) bu

Heureuses de s'élargir et de s'étendre entre les branches (d'arbre) installées
fichées plantées dans l'impudique rupture née au creux de leur croisement

Immenses (ou immergées) étendues d'elles guettent l'aller du temps

Jutes...

C'est en buvant ainsi le soleil qu'elles perdent la pâleur de leur perle : elles s'alourdissent d'ocres de plus en plus proches des oxydations, des torréfactions et des brûlures les plus persistantes.

tu sais que ce qui tu y as inscrit pour guetter l'aller du temps peu à peu s'y enfouit et – sans disparaître jamais tout-à-fait – s'y -comment ?
– caramélise, oui, et s'y

(effet ultime de l'étouffement sur le visage, sa forme, la couleur de la peau)

comme une voix surchargée d'air.

Kraft de l'automne plein de piqûres vives

la rouille le saisit le ronge tu t'y jettes rêvant aux feux à des lueurs mourantes
à la poussière des sanguins sous la mousse et tu te surprends à rire qu'à une
consonne près le kraft est ce klaft ciel or et bleu du crâne de Pharaon

tu reviens à ta belle boue d'automne alourdie d'ocres et de voix surchargées
d'air et cherches à reconnaître dans le lointain et ta mémoire les chants
désespérés du coq

Libres et sinueux à parcourir l'espace qu'ils poussent dessinent délimitent

et de l'espace recueillant cette juste et suffisante représentation la feuille de papier que

Libres ils couvrent construisent de leurs ailes

piquées saisies rongées de rouilles belles de la boue d'automne

que l'eau ne charge jamais trop

Méandres que la terre aspire (apaise ? épuise ?)

en naissent Venise Milan Florence ou Rome tu dis je suis l'ordre de la langue
et de l'eau entre le Tevere l'Arno et le Pô

Nuages rapiécés méandres le ciel s'y cache en vain

Ouverts les mondes crient leur incertitude

Au point ultime du monde là où se forge
dans les chaos déserts le bourdonnement de ce qui un jour sera voix

jusqu'au seuil de leurs ruches où elles emportent des butins
imperceptibles tu les regardes et

forces ta mémoire pour qu'en émerge des pages
endormies le sens qu'inscrit la danse aérienne des fleurs parmi les arbres

le monde ordre premier de l'essaim

s'ouvre au nom

Portiques le vent s'y engouffre et y

dévoile
révèle

développe des profondeurs de brumes ossifiées

les chants d'autres passants longuement s'y abîment la terre
sourde comme en ces points ultimes du monde où se forge le bourdonnement
douloureux de ce qui un jour sera peut-être voix

dans le fond des caves s'entassent lentement les pierres
démises disjointes disestates de ce qui fut une ville envahi (désormais) d'une
végétation rapace et drue seul baume pour lénifier ce deuil

Quasiment annulée la pointe des ormes peint un ciel il ne subsiste plus au seuil de nos pages qu'un vent de nuit qui désespère il souffle sur l'eau l'écume se déploie partout s'insinue s'engouffre dans les pauvres outres dérisoires flotteurs et y gronde modulant le chant primaire la plainte soutenue de mon kelek

Ruinés espoirs! Sur leurs décombres nous ferons fleurir les géantes larges
pétales nuageux cœurs pistils Nous y cultiverons l'arbre de vie des Kwakiutls

c'est lui -ou un autre- qui accueille dans ses racines qu'il
tend vers le soleil tous les vents chanteurs plaintifs et pousse ses branches
feuilles et fleurs dans les profondeurs humides de la terre mère où j'

Silence dans les profondeurs de l'ouï

Tu le silence ouï au zénith

Un grondement

Battement de l'air sur lui-même revenu

Roulement de l'air le souffle se pousse à travers les avenues
embrasse les troncs file le long des branches les feuilles palpitent l'eau en
dessous (qui coule) tu ouvres la bouche silence cherches à y mêler air et eau
salive écumant tout le long

Vide (l'espace)

vide creux muet tu récoltes les riens rassembles les miettes d'un monde que tu n'as pas connu et dont tu imagines que sans doute il dut être t'agenouilles et coudes collés au corps tends les mains paumes tournées vers le haut pour recueillir les bribes que le hasard y poussera

tu ouvriras la bouche feras glisser sur ta langue tout ce qui se sera déposé dans tes mains et dans une longue mastication l'agglomèreras en le mêlant d'air et d'eau l'incorporeras

voix le vide vacille en seras-tu sauf ?

Wharf petite jetée posée perpendiculairement à l'horizon (figure d'enfant qui part parti)

se (il) (elle) (y) dessine l'image de l'infinie bipartition du monde tu le vois s'élargir fleurissant sur des riens

() les bribes tu demeures agenouillé coudes collés au corps

et baisses la tête vers la terre

Xoanon visage trouble troublé vaporeux durci souvenir s'élargissant sur des
riens à des riens revenu presque corps inscrit dans des fibres tendues posé
comme trouvé soumis vénéré au regard

Y connaîtras-tu le temps des danses

c'est le lieu qui se construit des hésitations de ta marche et de tes
essais d'embrassade les visages y sont troubles troublés souvenirs élargis
sur des riens

tes pas s'y déchirent miettes de fleurs semées sur le roc

Zone – ouverte ? –

des vapeurs de soufre la ceignent vent balaie des gueules d'enfer
sols safran craquent fumeroles branches de pierres feuillages tremblants
vaporeux s'évanouissant par endroits le sol prend des teintes de plomb

Ω des grottes au creux des criques à l'origine des eaux source envahie de palpitations vertes denses parfois jusqu'à avaler toute lumière virer au noir éclaboussées de blancs froissés piqués de la condensation lumineuse des vapeurs soleils inattendus et pâles tremblant dérisoires soufreteux la grâce inquiète du nymphéa

ODE AU SEXE FÉMININ

Pour Henri Maccheroni

c'est le nid des murmures
la raison du savoir,
l'absence première

voici le monde voici le lieu des coutures et des plaintes, le lieu
des secrets et celui des espaces, voici le lieu des replis, celui
des sommeils celui des mues

voici le lieu des naissances des pertes
des morts des soleils des lunes

voici le monde les voiles du monde
la chair et la mer

voici la voute la grotte le creux voici l'orbe
l'insupportable apaisement

voici le lieu des écoulements, des sources des surgissements
des pluies et des pleurs
des mers et des lacs
des vallonnements voici le monde
la raison de savoir
et l'absence du monde

voici le Nil entre mer et montagnes
fertile cerné de déserts
lent passager entre vie et mort
peuplé d'oiseaux arcs et flèches

voici le vallonnement derrière la maison
le grand pré bordé de maïs et de blé finit au bord d'un ruisseau
à peine bruissant

voici le pays des automnes
des pluies des gerçures des feuilles
l'eau qui stagne qui suinte qui suce le bruit des pas
le silence des oiseaux

voici le pays des sources
la terre en est gorgée
non pas humide mais gourde
s'allonger sur sa fraîcheur
se laisser envahir par ses humidités
jamais étanché

c'est la région des collines sous la lune
au bout de la petite armée de pins et de chênes
dans l'odeur des messugues et du pebre d'ail
et celle musquée de la terre au travail

voici les grattements des lombrics, l'armée savante des fourmis
l'affairement des perce oreilles, le remue ménage dans des
profondeurs proches
le passage des mulots, la vibration des couleuvres
l'odeur de sel et de salive l'odeur sacrée des très vieux
excréments
les remuements d'algues sous les chênes

voici la remontée des océans dans la sève des chênes

voici la fraîcheur des caves et leur picotement de salpêtre
entre faucille et faux, la corne et le marteau
la poussière dorée des vieilles moissons, et l'argent des nichées

voici les orientes entre les cornes de lune
le battement des eaux contre les tempes
le durcissement du sexe dans une contraction inattendue des reins
un torse trop étroit la gorge qui gonfle les dents soudain sensibles
et un air enflammé qui vient du dedans frapper contre les joues

voici les voutes voici les espaces du deuil quand on s'enferme
quand on arrondit sur son crâne la voute de ses propres bras

voici la palpitation des voutes sous la terre le patient écoulement
des draps de pierres
leur très lent flottement leur danse pour s'enrouler autour de l'air
qui les caresse

voici la palpitation des lèvres fragiles de la mer sous les voutes
des fragiles lèvres de mer sous les voutes

voici l'arrondi du monde dans la nuit et le scintillement de
l'arrondi du monde
les piqûres de rouille éclatante sur la feuille du ciel

voici l'origine des larmes

voici toutes les anses toutes les baies
le resucement des eaux entre les roches ou la course du sel sur
les galets
la profonde respiration des marées
leur cavalcade sous la lune
le remuement des bêtes lumineuses leurs étoilements les crânes
d'enfants des méduses
les ondoiements des seiches des poulpes des raies
la fascinante souplesse des serpents de mers
les souvenirs d'anguilles aux éclats de plomb de cuivre et d'étain

voici nos voies lactées notre horizon le battement de la nuit
gouttes de ciel proches des lèvres dans le goût des figues et la
bave du raisin

voici les voutes nos crânes les circonvolutions des cerveaux et
la circulation du sang

voici les hanches sous les jupettes aux plissures de pierre

voici les mères reines millénaires
arrondies dans le miel sous le ciel de Malte

voici le pays des neiges et des nuages
de la brûlure de la neige sur la lèvre et la langue
l'absence mon manque le manque du manque
vertige et vortex
malstrom et trou noir
galaxies

voici le monde

et l'absence du monde.

Un moment privilégié

Conversation avec Raphaël Monticelli

Propos recueillis par Thierry Renard, le 2012

Question n° 1

Question n° 2

Question n° 3

Question n° 4

Question n° 5

Question n° 6

L'auteur

Raphaël Monticelli

Raphaël Monticelli est né en 1948, à Nice, où il vit et travaille.

Participe, depuis la fin des années 60, aux mouvements artistiques et littéraires qui se sont développés dans l'aire niçoise ou qui l'ont traversée.

Fonde, en 1967, avec Marcel Alocco, le groupe INTERVENTION.

Ouvre deux galeries associatives avec Charvolen et Miguel, Lieu 5, de 1979 à 1984, le Cairn, de 1988 à 1994.

Membre du comité littéraire des éditions de l'Amourier depuis 1998.

Membre de l'association internationale des critiques d'art.

Son travail d'écriture s'articule autour de deux axes :

– Les approches de l'art, qui se subdivisent en textes critiques, et textes littéraires pouvant donner lieu à des « œuvres croisées » ou des « œuvres communes » en collaboration avec des artistes.

– Les « Bribes », à propos desquelles J.-M. Barnaud dit : « *On avance dans l'écriture de ce pas incertain, comme un archéologue explore un site et invente ; ce que ses fouilles mettent au jour, ce sont ces pièces décousues, tesselles, membres épars, éclats, brisures, choses de rien peut-être, ce que dit Bribes, quand ce mot ne désigne pas aussi le mendiant, le gueux, le vaurien* ».

Les textes recueillis dans le présent ouvrage ont été rédigés entre 1991 et 2011.

Parus dans des revues, catalogues ou plaquettes : *Les déferlantes, Masque au couteau, Le tamis de l'ange, Par les portes de Sfax, Ode au sexe féminin*.

Parus aux éditions de bibliophilie de la Diane française : *Inventions d'Hypatie, Aux belles dormeuses I et II* (avec l'aimable autorisation de Jean Paul Aureglia).

Intégrés dans des œuvres croisées : *Labia, Terre de l'enfui, Romaines, 27 variations sur le chant de l'alouette*.

Mis en ligne sur divers sites (Printemps des poètes, poezibao) : *Elle dit*.

Bibliographie

Textes littéraires

La série des *Bribes*

4 volumes parus aux éditions de l'Amourier (Bribes 1 à 132)

Intrusions (illustrations d'Edmond Baudoin)

Réversions (illustrations de Jean Jacques Laurent)

Effractions (illustrations de François Goalec)

Expansions (illustrations de Marc Monticelli)

Chronographie, première version de la bribe 133, éditions Dys

Le musicien nègre, première version de la bribe 135, revue La Mètis

Chants à tu et autres bribes, inédit

Certaines bribes sont intégrées dans des œuvres croisées avec Alocco, Charvolen, J.-J. Laurent, Miguel, Thibaudin, Trem.

La série des *Madame*

2 volumes, aux éditions de l'Amourier, réunissent les *Madame* écrites en dialogue avec Alain Freixe

Pas une semaine sans Madame.

Madame des villes, des champs et des forêts

La plupart des textes de « Madame » ont fait l'objet d'œuvres croisées avec J.-J. Laurent

Autres textes

D'où parles-tu, cher Disparu, éditions de l'Entretoise

La légende fleurie (illustrations de Martine Orsoni) éditions de l'Amourier

Traces du temps, avec Alain Freixe et Bernard Noël, œuvres de Leonardo Rosa, éditions de l'Amourier

Mer intérieure, éditions La passe du vent.

Traductions

– *Les chariots de ciel*, Leonardo Rosa, éditions de l'Amourier.

– *Éléments naturels pour les étagères de l'histoire*, Leonardo Rosa, éditions Propos de campagne.

– Diverses traductions pour la collection Mono Logo, edizioni Colophon, propose d'arte.

Parmi les livres d'artiste

- *Dépliez vos yeux, prélude aux bribes tirées la mort de Dom Juan*
- *À cotés de Dépliez vos yeux.*
- *Mouvement*, exemplaire unique.
- *Feuilles provisoirement / définitivement blanches*, divers tirages
- *Delecta lucta*, tissages de textes
- Série des reports de rubans de machine à écrire sur divers supports, depuis 1980.
- *À côtés des reports de rubans*

Parmi les livres de bibliophilie

- *Les creux de l'ombre*, avec Gérard Serée, éditions de la Villa Arson
- *Christs*, avec Henri Maccheroni et Jean Claude Renard, éditions Mantoux-Gignac
- *FATA*, avec Leonardo Rosa, edizioni Colophon Proposte d'arte
- *Vertiges d'une chaise*, avec Max Charvolen, éditions de la Villa Arson
- *Éphémère bleu*, avec Leonardo Rosa et Alain Freixe, éditions de l'Amourier
- *Mes enfances*, avec Marcel Alocco, éditions de La Diane française
- *L'image transfigurée*, avec Giuseppe Becca, id"
- *Inventions d'Hypathie*, avec Fernanda Fedi, id"
- *Aux belles dormeuses*, avec Eric Massholder, 2 vol. id"
- *Silence de météore*, avec Martin Miguel, id"
- *Une feuille de céramique*, 4 vol. avec Renato Bonati, Claudio Calzavacca, Giacomo Lusso, Giorgio Robustelli, id"
- *Une renversante humilité*, avec Claude Viallat, id"
- *Bribes de temps*, avec Bernard Dejonghe et François Goalec, Prieuré Ronsard
- *Trois aphorismes*, avec Remo Giatti, edizioni Pulcinoelefante
- *Ouvrages dans la collection Mono Logo*, edizioni Colophon

Parmi les œuvres croisées et les œuvres communes

- Avec Max Charvolen, collaborations depuis 1974 dont :
 - *Langue*
 - *Bribe 80*
 - *Bribe 130*
 - *Moi esclave*
 - *Bribes dans le nid de l'aigle* (bribes 133 à 291 manuscrites sur 158 dessins numériques)

- Diverses séries avec Martin Miguel depuis 1975, dont :

- *Essuyages*
- *Déchirures*
- *Petits pans de mur*
- *Lettrines*
- *Chronographie*
- *Trouées*
- *Feu Lune*
- *Peut être*
- *Contrepas*
- *Un rêve de Dédale*
- *Silence de météore 2...*

- Diverses séries avec Jean Jacques Laurent, dont :

- *Terre de l'enfui*
- *La grande Madame*
- *Madame voyage*
- *Madame rêve*
- *Une bribe tue*

- Interventions dans des séries de gravures de Gérard Serée

- Diverses séries avec Leonardo Rosa dont :

- *Kouroï*
- *Tjuringa*

- Avec d'autres artistes dont Alocco, Maccheroni, Parisi, Partezana, Popet, Sierra...

Textes sur l'art

Approches critiques ou littéraires

Monographies, préfaces, participations dans des catalogues, livres d'artistes, à propos de mouvements, thématiques, ou artistes :

École de Nice, peinture analytique et critique (Supports-Surfaces, Groupe 70), peinture et écriture, Aliotta, Alocco, Amande In, Arden Quin, A. Avril, Baltazar, M. Bartolini, Becca, Benvenuti, P. Bloch, Boizard, Bonati, Boniface, Bourakhma, Butor, Calzavacca, Caminiti, Cantin, Cartereau, Cauwet, Charvolen, Chavanis, Chubac, Clauzel, Colmagro, Collet, Coville, Cochard, Dejonghe, N. Dolla, J.F. Dubreuil, Duchêne, Faniest, Farioli, Fedi, Frémiot, V. Gasc, A. Gérard, Giatti, Goalec, Griot, Hassaïri, Hélénon, C. Hervé, Hisaochin,

Kaantor, R. Krauss, Laurent, Lavarène, Li-Mir, Lestié, A.M. Lorin, Lusso, Maccaferri, Maccheroni, Massholder, Mendonça, Miguel, Mohen, D. Maunoury, F. Nalbandian, Nemours, Nivese, Orsoni, B. Pagès, Parisi, Partezana, Pedinielli, E. Pignon, Popet, Robustelli, F. Rodriguez, C. Rosa, L. Rosa, A. Roux, O. Roy, Saad, Scholtès, Serée, Serge III, Sierra, Simonet, Tasič, Thibaudin, Venet, Vernassa, Viallat, Villers, Warneck.

Collaboration à des revues

NDLR, Kanal, le Patriote, la Mètis, Basilic, Performart

Participation à

Jardin Littéraire, Parterre Verbal, Nu(e), Europe.

Sitographie : bribes-en-ligne.fr

Table

	Page
Labia	4
Terre de l'Enfuie	15
Inventions d'Hypatie	26
Aux belles Dormeuses	35
Les Déferlantes	52
Masque au couteau	58
Romaines	61
Le tamis de l'Ange	66
Par les portes de Sfax	72
Elle dit	80
27 variations sur le chant de l'alouette	85
Ode au sexe féminin	113
Conversation avec Raphaël Monticelli	125-132
L'auteur	134
Bibliographie synthétique	135-138



SERGIO ATZENI	Deux couleurs existent au monde. Le vert est la seconde (traduit par Marc Porcu)
MARC BLANCHET	L'Incandescence
LIONEL BOURG	L'Immensité restreinte où je vais piétinant
JEAN-PIERRE CANNET	Mordre la falaise
ANTOINE CHOPLIN	Debout sur la terre
COLLECTIF	L'Heure injuste
COLLECTIF	S'il fut un premier jour
COLLECTIF	Voix de la méditerranée – Lodève 2011
COLLECTIF	À partir d'un rien – Semaine de la poésie 2012
MARC DELOUZE	T'es beaucoup à te croire tout seul
MARC DELOUZE ET LES PARVIS POÉTIQUES	Des poètes aux parvis
MARC DELOUZE	Yeou - Piéton des terres
MARC DELOUZE	14975 jours entre Poésies en phase terminale (2011) et Souvenirs de la Maison des mots (1971)
GIOVANNI DETTORI	A varia luna errando – Au gré des lunes errant (bilingue italien-français, traduction Marc Porcu)
ROGER DEXTRE PATRICK LAUPIN MARC PORCU	Jusqu'au printemps des mots
MOHAMMED EL AMRAOUI	Récits, partitions et photographies
ALAIN FISETTE	La beauté est incurable
FANNY GONDRAN	Depuis ces lieux épars

FRÉDÉRIC HOUDAER	Angiomes
FRÉDÉRIC HOUDAER	Engeances
STÉPHANE JURANICS	Dans l'écrit du monde
CATHERINE LALONDE	Corps étranger, poésie érotique, coédité avec Québec Amérique
LA TRIBUT DU VERBE – SLAM	Château de cartes
YVON LE MEN	Vingt ans
THIERRY MARICOURT	Miel de neige
EMMANUEL MERLE	Pierres de folie
RAPHAËL MONTICELLI	Mer intérieure
MAYA OMBASIC	Étrangers au coin du pourpre
ROBERT PICCAMIGLIO	Mille plaines, mille bateaux
MARC PORCU	En filigrane sur la nuit
FRANCIS PORNON	Par-delà le grand fleuve
JACQUES ROMAN	La Chair touchée du Temps
ÉRIC SARNER	Éblouissements de Chet Baker
SERGE SAUTREAU	Le Sel de l'Éden
JEAN-PIERRE SPILMONT	Cinéma muet
JEAN-LUC STEINMETZ	Les Poètes de l'Île verte
FABIENNE SWIATLY	Ligne de partage des eaux
ARTURO USLAR PIETRI	L'Homme que je deviens
MATTHIAS VINCENOT	Le Bonheur, rappelle-toi

Coordination : Thierry Renard

Relecture : Thierry Renard et Michel Kneubühler

Maquette, couverture et mise en page : Myriam Chkoundali
d'après une création originale de Beau fixe – Manufacture d'images

avec la collaboration et le soutien
de l'Espace Pandora
7 place de la Paix
69200 Vénissieux

© Éditions La passe du vent, printemps 2012
La Callonne, 01090 Genouilleux
<http://www.lapasseduvent.com>

isbn 978-2-84562-210-4
14 x 22 cm – 144 pages

Achevé d'imprimer par

